

échapper. Il était tard lorsque l'armée rentra dans ses quartiers à Xoloc (14).

Cortés avait été bien secondé par Alvarado et Sandoval dans cet assaut; mais ni l'un ni l'autre de ces officiers n'avait pu pénétrer dans les faubourgs, par suite sans doute des difficultés du passage, beaucoup plus grandes pour Alvarado que pour Cortés, la digue offrant de son côté un plus grand nombre de brèches. Il fallait aussi sans doute s'en prendre au manque de brigantins. Aussi Cortés détacha-t-il la moitié de sa petite flottille pour appuyer ses lieutenants. Sans leur coopération, néanmoins, le général n'aurait pu pénétrer si avant, ni peut-être même parvenir à mettre le pied dans la ville. Le succès de ce premier assaut répandit la consternation, non-seulement parmi les Mexicains, mais encore parmi leurs vaisseaux; ils virent que leurs formidables préparatifs de défense ne servaient guère contre l'homme blanc, qui s'était frayé si vite, en dépit d'eux, une voie jusqu'au cœur de la capitale. Plusieurs des villes voisines se montrèrent par conséquent disposées à secouer le joug aztèque, et réclamèrent la protection des Espagnols. Cet exemple fut imité par le territoire de Xochimilco, si rudement traité par les conquérants, et par plusieurs tribus des Otomies, — peuple sauvage, mais vaillant, qui habitait les confins occidentaux de la vallée (15). Leur alliance était moins utile par les renforts qu'ils amenaient

(14) « Los de caballo revolvian sobre ellos, que siempre aleanceaban, ó mataban algunos; é como la calle era muy larga, hubo lugar de hacer esto quatro, ó cinco veces. É aunque los enemigos vian que recibian daño, venian los perros tan rabiosos, que en ninguna manera los podiamos de tener ni que de nos dejassen de seguir. » *Rel. ter. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 250. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 18. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 23.

(15) La grande masse des Otomies était une race encore sauvage, qui errait sur la vaste étendue du plateau, bien loin au nord. Mais un grand nombre de leurs guerriers qui avaient pénétré dans la vallée, se fondirent avec les Tezucans et même avec la nation tascalane. Ils formaient les meilleurs soldats de leur armée.

que par la sécurité nouvelle dont allait jouir l'armée, perpétuellement menacée par ces belliqueuses peuplades.

L'appui le plus important pour les Espagnols, à cette époque, fut celui de Tezcuco, grâce au prince Ixtlilxochitl, qui rassembla toutes ses forces, au nombre de cinquante mille hommes, s'il faut en croire Cortés, et les conduisit en personne au camp chrétien. Par l'ordre du général, ces nouvelles troupes furent distribuées entre les trois corps assiégeants (16).

Ainsi recruté, Cortés résolut de tenter une nouvelle attaque sur la capitale, avant qu'elle eût le temps de se remettre de la première. Il envoya l'ordre à ses lieutenants, postés sur les autres chaussées, de se mettre en marche simultanément et de coopérer comme la première fois à l'assaut. Il adopta le même ordre de marche: l'infanterie en avant, puis les alliés et la cavalerie; mais, au grand désappointement des Espagnols, ils trouvèrent les deux tiers des brèches déblayées par l'infatigable ennemi et les remparts relevés. Il fallut amener de nouveau du canon; les brigantins côtoyèrent la digue, et les Indiens furent débusqués de poste en poste, comme lors de la première attaque; en un mot tout fut à recommencer, et il était une heure après midi lorsque l'armée atteignit les faubourgs.

Les Espagnols rencontrèrent cette fois un peu moins d'obstacles. Les édifices dont les terrasses les avaient tant incom-

(16) « Istrisuchil (Ixtlilxochitl), que es de edad de veinte y tres, ó veinte y quatro años, muy esforzado, amado y temido de todos. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 251.) La plus grande confusion règne parmi les historiens au sujet de ce prince, qu'ils paraissent avoir très-souvent confondu avec son frère et prédécesseur sur le trône de Tezcuco. Il est rare que l'un ou l'autre soit mentionné autrement que par son nom de baptême, Hernando; et si Herrera ne se trompe pas lorsqu'il affirme que ce nom était porté par tous les deux, on s'explique l'obscurité qui règne sur ce point. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 1, cap. 18.) J'ai suivi pour l'ensemble des faits le vieux chroniqueur tezcucan, qui avait puisé, comme il le dit lui-même, les détails qu'il nous donne sur son parent dans les archives de sa nation, et dans le témoignage oral des contemporains du prince même. *Venida de los Esp.*, p. 30-31.

modés n'existaient plus. Toutefois, la milice indienne disputa le terrain pas à pas, avec la même intrépidité. Cortés, qui aurait volontiers épargné les habitants, s'il avait pu les amener à un accommodement, les vit avec regret soutenir avec tant d'acharnement cette guerre d'extermination. Il crut ne pouvoir mieux frapper leurs esprits qu'en détruisant l'un des édifices qui faisaient l'orgueil de la ville (17).

Pénétrant sur la grande place, Cortés désigna d'abord à la destruction le vieux palais d'Axayacatl, son ancien quartier-général. Cette longue ligne de bâtiments peu élevés était construite, il est vrai, en pierres; mais l'intérieur, aussi bien que la toiture et les tourelles, étaient en bois. Les Espagnols, à qui cet édifice rappelait de si odieux souvenirs, mirent autant d'ardeur à le détruire que les Français du dernier siècle à démolir la Bastille. On lança dans toutes les directions des torches et des brandons enflammés. La partie inférieure des bâtiments fut bientôt en feu, et l'incendie s'attachant aux tentures et aux boiseries intérieures, gagna le second étage. Avant qu'on pût voir du dehors ses ravages, une épaisse colonne de fumée sortit par toutes les issues et se répandit sur la ville comme un linceul funèbre. Cette colonne à son tour disparut sous une brillante nappe de flammes qui enveloppa tout le faite du vaste édifice. Les poutres fléchirent, les larges chambres crénelées s'écroulèrent au milieu d'un nuage de poussière et de cendres, avec un craquement si épouvantable, que les Espagnols suspendirent un moment l'œuvre de la dévastation.

Ce moment fut court. De l'autre côté de la place, attenant à la résidence de Montézuma, s'élevaient, comme le lecteur se le rappelle, plusieurs bâtiments consacrés à loger des ani-

(17) « Daban ocasion, y nos forzaban á que totalmente les destruyessemos. É de esta postrera tenía mas sentimiento, y me pesaba en el alma, y pensaba que forma tenía para los atemorizar, de manera, que viniessen en conocimiento de su yerro, y de el daño, que podían recibir de nosotros, y no hacia sino quemalles, y derrocalles las torres de sus ídolos, y sus casas. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 254.

maux. Cortés ordonna de détruire le palais des oiseaux, peuplé de toutes les brillantes tribus ailées qui habitaient les forêts du Mexique. C'était une élégante et légère construction dans le genre indien, si bien appropriée à sa destination, qu'elle attestait un goût intelligent et raffiné dans le roi qui l'avait élevée. Ses frêles matériaux, en bois et en bambou, contrastaient avec les lourds édifices de pierre du voisinage. L'élégante et capricieuse volière fut bientôt enveloppée dans une funeste lueur qui se reflétait au loin sur la ville et sur le lac. Tous les oiseaux périrent dans les flammes, excepté le petit nombre de ceux dont les ailes furent assez vigoureuses pour rompre le treillis brûlant et prendre leur essor, en poussant des cris aigus, vers leurs forêts natales au delà des montagnes.

Les Aztèques contemplèrent avec une horreur inexprimable la destruction du séjour vénéré de leurs rois et des monuments de leur luxe et de leur splendeur. Leur rage fut exaspérée jusqu'à la démence, à la vue de leurs mortels ennemis, les Tlascalans, secondés par les Tezcucans, leurs propres alliés, souvent même leurs parents. Ils exhalèrent leur fureur en imprécations amères, surtout contre le jeune prince Ixtlilxochitl, qui, marchant aux côtés de Cortés, partageait tous les périls du combat. Les guerriers aztèques, du haut des terrasses des maisons, lui lançaient les plus outrageux sarcasmes. Ils le proclamaient traître à son pays et à son propre sang, reproche assez fondé, comme l'avoue candidement le chroniqueur issu de lui (18). Mais il s'inquiétait peu de ces reproches, et marchait en avant avec l'opiniâtre résolution d'un homme qui s'est donné corps et âme à la nouvelle cause qu'il a embrassée; lorsqu'il arriva sur la grande place, il lutta corps à corps avec le chef des Aztèques, lui arracha une lance

(18) « Y desde las azoteas deshonrarle llamándole de traidor contra su patria y deudos, y otras razones pesadas, que á la verdad á ellos les sobraba la razon; mas Ixtlilxuchitl callaba y peleaba, que mas estimada la amistad y salud de nos cristianos, que todo esto. » *Venida de los Esp.*, p. 32.

qu'il avait enlevée aux chrétiens, et lui donna un coup de massue, ou de *maguahuitl*, qui l'étendit sans vie à ses pieds (19).

Le général espagnol ayant atteint son but, sonna la retraite et fit prendre les devants aux alliés indiens, qui encombraient sa route. Les Mexicains, furieux de leurs pertes, seraient de près son arrière-garde; quoique repoussés par la cavalerie, ils revenaient à la charge, se jetaient en désespérés sous les chevaux, et essayaient d'arracher les cavaliers de leurs selles, contents de sacrifier leur vie, s'ils parvenaient à blesser un Espagnol. Fort heureusement la plus grande partie de leur milice était aux prises avec les assaillants dans un autre quartier de la ville; mais, bien qu'ainsi affaiblis, ils pressèrent si vigoureusement les soldats de Cortés, que presque tous ceux que le général ramena au camp cette nuit-là portaient quelques marques de cette lutte acharnée (20).

Le lendemain et les jours suivants, Cortés renouvela ses attaques avec aussi peu de relâche pour ses troupes, que si ses soldats eussent été de fer. Dans une de ces occasions, il pénétra assez loin dans la rue de Tacuba, où il enleva trois ponts, désirant, s'il était possible, se mettre en communication avec Alvarado, posté sur la chaussée contiguë. Mais les Espagnols n'avaient pu pénétrer de ce côté au delà des faubourgs; ils étaient arrêtés par les obstacles du terrain, auxquels ils n'avaient peut-être pas opposé cette bouillante impétuosité du soldat qui combat sous les yeux du général en chef.

Dans chacun de ces assauts, on trouva les brèches en partie rétablies par les opiniâtres Mexicains, et les matériaux amassés avec tant de peine pour les combler enlevés de nouveau. On peut s'étonner que Cortés n'ait pris aucune mesure pour em-

(19) *Venida*, p. 29.

(20) Pour les autorités que nous avons suivies dans les pages précédentes relatives au second assaut, voyez *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 254-256. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 33. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 24. *Defensa*, Ms., cap. 28.

pêcher le travail des Indiens, qui lui causait tant de retard et d'embaras. Il répond à cette objection dans sa lettre à l'empereur, où il dit qu'il aurait fallu pour cela s'établir dans la ville même, au risque d'être enveloppé par l'ennemi et de voir ses communications avec la campagne interceptées, ou laisser une garde suffisante d'Espagnols, seuls propres à ce service, pour protéger les brèches pendant la nuit, fatigue au-dessus des forces d'hommes qui avaient déjà lutté si péniblement pendant le jour (21).

Ce fut pourtant la marche qu'adopta Alvarado, qui confia à une garde de quarante soldats la défense nocturne de la trouée la plus rapprochée de l'ennemi. Ces quarante hommes étaient relevés au bout de quelques heures par un autre détachement semblable, et celui-ci par un troisième; les deux premiers dormant au même poste, en sorte qu'en cas d'alarmes, un corps de cent vingt hommes était toujours prêt à repousser une attaque. Quelquefois même toute la division bivouaquait dans le voisinage de la brèche, reposant sous les armes et se tenant prête à agir (22).

Mais une pareille vie de fatigues et de veilles incessantes était trop rude à supporter, même pour les robustes Castellans. « Pendant toute la nuit, s'écrie Bernal Diaz, qui servait dans la division d'Alvarado, toute la nuit, malgré le vent, l'humidité, le froid, nous étions là debout tout sanglants encore des blessures que nous avions reçues la veille (23). » La saison

(21) *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 259.

(22) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 151.

D'après Herrera, Alvarado et Sandoval blâmèrent la marche adoptée par Cortés en ce qui regardait les brèches, et ne déguisèrent pas leur blâme. « I Alvarado, i Sandoval por su parte, tambien lo hiciéron muy bien, culpando á Hernando Cortés por estas retiradas, queriendo muchos que se quedara en lo ganado, por no bolver tantas veces á ello. » *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 19.

(23) « Porque como era de noche, no aguardauan mucho, y desta manera que he dicho velauamos, que ni porque llouiesse, ni vientos, ni frios, y aunque estauamos metidos en medio de grandes lodos, y heridos, alli auiamos de estar. » *Hist. de la conquista*, cap. 151.

pluvieuse dure dans ce pays de juillet à septembre ; la surface des chaussées, inondée par les pluies, constamment foulée par le mouvement de si grands corps de troupes, était convertie en marécage, ou plutôt en fondrières, ce qui ajoutait extraordinairement à la détresse de l'armée.

Les troupes placées sous le commandement spécial de Cortés n'étaient guère dans une meilleure situation. Un très-petit nombre avait pu s'abriter dans les tours du retranchement de Xoloc. La plupart étaient condamnées à bivouaquer en plein air, exposées à toutes les intempéries de la saison. Le soldat, à moins qu'il n'en fût empêché par ses blessures, devait dormir tout armé, d'après les règlements du camp, et bien souvent il était réveillé en sursaut au milieu de la nuit par le cri de guerre. Guatemozin, contrairement à l'usage de ses compatriotes, choisissait volontiers les heures de ténèbres pour essayer de surprendre l'ennemi. « En un mot, s'écrie Bernal Diaz, nos combats furent si continuels le jour et la nuit, pendant les trois mois de siège, qu'on ne pourrait les compter sans lasser la patience du lecteur, qui croirait relire les incroyables prouesses des chevaliers errants (24). »

L'empereur aztèque conduisait ses opérations d'après un plan systématique qui indiquait quelque progrès vers la science militaire. Il n'était pas rare qu'il dirigeât des attaques simultanées contre les trois divisions espagnoles établies sur les chaussées et contre les garnisons placées à leurs extrémités. Pour cela il mettait en mouvement, outre la milice de sa capitale, celle des grandes villes du voisinage, qui agissaient de concert au signal bien connu du fanal ou à celui du grand tambour battu par les prêtres au sommet du temple. On remarqua qu'une de ces attaques générales, soit par hasard, soit à des-

(24) « Porque nouenta y tres dias estuuiamos sobre esta tan fuerte ciudad, cada dia é de noche teniamos guerras, y combates ; é no lo pongo aqui por capitulos lo que cada dia haziamos, porque me parece que seria gran proligidad, é seria cosa para nunca acabar, y pareceria á los libros de Amadis, é de otros corros de caualleros. *Hist. de la conquista, ubi sup.* »

sein, avait lieu la veille de la Saint-Jean-Baptiste, l'anniversaire du jour où les Espagnols avaient fait leur seconde entrée dans la capitale du Mexique (25).

Pour atténuer les pertes cruelles de son armée dans ces combats continuels, le jeune monarque avait soin de remplacer souvent les détachements fatigués par des troupes fraîches ; on s'en apercevait à la différence des costumes et aux insignes militaires des bataillons qui paraissaient successivement sur le champ de bataille. Toute la nuit enfin on se tenait sur le qui-vive dans le camp des Aztèques, précaution assez rare parmi les nations du plateau. Les avant-postes des deux armées étaient placés en vue les uns des autres ; ceux des Mexicains stationnaient d'ordinaire dans le voisinage de quelque grande tranchée. Un grand feu brûlait devant le poste. L'heure de changer la garde était indiquée par le perçant sifflet des Aztèques, et l'on distinguait les mouvements des guerriers derrière la flamme, qui jetait une lueur plus vive autour d'eux.

Tandis que Guatemozin déployait tant d'activité sur terre, il n'était pas oisif sur l'eau. Trop sage pour lutter avec la flottille espagnole en bataille rangée, il eut recours à un stratagème bien plus d'accord avec la tactique indienne. Il plaça un grand nombre de canots en embuscade au milieu des grands roseaux qui bordaient les rives méridionales du lac, et fit en même temps combler certaines parties des bas-fonds du voisinage. Plusieurs pirogues ou canots d'une plus grande dimension sortirent alors du port et ramèrent jusque auprès de l'endroit où les brigantins espagnols étaient à l'ancre. Deux de ces navires, d'une dimension moindre que les autres, supposant que les barques indiennes portaient des vivres aux assiégés, se mirent immédiatement à leur poursuite, comme Guatemozin l'avait prévu. Les pirogues cherchèrent un refuge dans les plus épais roseaux, où se tenait l'embuscade. Les Espagnols s'em-

(25) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi sup.* Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 12.

barrassèrent bientôt au milieu des palissades plantées sous l'eau, et se virent entourés soudain par un essaim de canots indiens; la plupart des hommes de l'équipage furent blessés, quelques-uns, y compris les deux commandants, tués, et un des brigantins tomba même entre les mains des vainqueurs, prise du reste inutile. Parmi les morts, on eut à regretter Pedro Barba, capitaine des arbalétriers, brave officier, qui s'était distingué dans la conquête. Ce désastre causa beaucoup de chagrin à Cortés. C'était une salutaire leçon, dont il sut profiter pendant le reste de la guerre (26).

La lutte continuait ainsi par terre et par eau, sur les chaussées, dans la ville et sur le lac. La capitale des Aztèques, digne de son ancienne renommée, faisait face à l'ennemi sur tous les points, malgré de nombreuses défections. Ainsi, lorsque les extrémités du corps humain sont déjà frappées de mort, la vie semble parfois se concentrer dans le cœur, dont les pulsations sont plus énergiques que jamais.

On s'étonnera peut-être que Guatemozin pût pourvoir à la subsistance de la nombreuse population entassée dans la métropole, lorsque toutes ses avenues étaient au pouvoir de l'armée assiégeante (27). Mais indépendamment des approvisionnements faits dans ce but avant le siège et de la dégoûtante nourriture fournie tous les jours par les victimes offertes en sacrifice, ils tiraient constamment des subsides des pays voisins à travers le lac, malgré la surveillance des Espagnols. Les brigantins recevaient en vain l'ordre de croiser jour et nuit et de balayer les bateaux employés à ce service, les Indiens trouvaient moyen d'éluder, à la faveur des ténèbres, la vigilance des croiseurs et de faire entrer leurs cargaisons dans le

(26) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, loc. cit.* Sahagun, *Historia de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 34.

(27) Je ne me rappelle pas avoir rencontré nulle part l'évaluation de leur nombre; on sait d'ailleurs le peu de fonds qu'on doit faire sur les chiffres des Espagnols. Il faut du reste que les Indiens aient été très-nombreux pour faire face aux assaillants sur tous les points et avec tant d'efficacité.

port. Mais lorsque les grandes villes du voisinage eurent secoué le joug aztèque, les sources mêmes des subsistances se trouvèrent taries; les défections devinrent plus fréquentes, à mesure que les Indiens comprirent qu'un gouvernement impuissant pour sa propre défense l'était encore plus pour la leur; et la capitale aztèque vit ses grands vassaux l'abandonner l'un après l'autre, comme l'arbre atteint de décrépitude perd toutes ses feuilles au premier souffle de la tempête (28).

Les villes qui réclamaient la protection du général espagnol fournirent au camp un nombre incroyable de guerriers, nombre qui, au dire de Cortés, s'élevait à cent cinquante mille et ne pouvait qu'embarrasser ses opérations sur les longues chaussées (29). Il est certain qu'à cette époque, la vallée, couverte de villes et de villages, nourrissait une population bien plus considérable qu'aujourd'hui, une population où tout homme était un guerrier. Ces nouveaux renforts étaient partagés entre les trois garnisons placées à l'extrémité des chaussées; on les utilisait pour fourrager et surtout pour guerroyer contre les villes restées hostiles aux Espagnols.

Cortés imagina encore une autre occupation pour les Indiens; ce fut de leur faire construire des espèces de casernes; car ses troupes souffraient beaucoup du manque d'abri contre les pluies continuelles de la saison, qui, à ce qu'on observa, tombaient avec plus de force encore la nuit que le jour. Les bâtiments qu'on avait démolis dans la ville fournirent des matériaux de pierre et de bois, qu'on transporta dans les brigantins jusqu'à la chaussée, où s'éleva un double rang de barques de chaque côté des fortifications de Xoloc. Pour donner une idée de la largeur de la chaussée à cet endroit, l'un

(28) *Defensa*, Ms., cap. 28. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 19, cap. 34.

Les principales villes étaient Mexicaltzinco, Cuiclahuac, Iztapalapan, Mizquitz, Huitzilopochco, Colhuacan.

(29) «Y como aquel dia llevabamos mas de ciento y cincuenta mil hombres de guerra.» *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 280.

des plus profonds du lac, il suffit d'ajouter qu'entre ces constructions parallèles il restait encore assez de place pour que l'armée pût y défilier (30).

Cortés procura ainsi d'amples et commodés logements à ses soldats et à leurs serviteurs indiens, au nombre d'environ deux mille en tout. Le gros des alliés, avec un petit détachement d'infanterie et de cavalerie, était établi dans le cantonnement voisin de Cojohuacan, qui servait à couvrir les derrières du camp et à maintenir les communications avec la campagne. Les forces des deux autres divisions de l'armée, sous Alvarado et Sandoval, étaient distribuées de même, mais les troupes établies sur la chaussée étaient beaucoup moins bien abritées que celles de la division de Cortés.

Le camp espagnol tirait ses approvisionnements des villes amies du voisinage et surtout de Tezcuco (31). Ils se composaient de poisson, de fruits du pays, particulièrement d'une sorte de figue, que porte le *tuna* (cactus *opuntia*) et d'une espèce de cerise, ou d'un fruit fort analogue, qui abonde dans cette saison. Mais leur principale nourriture se composait de *tortillas*, gâteaux de farine indienne, encore communs à Mexico; on les préparait dans des boulangeries établies exprès, sous la direction des indigènes, dans les villes de garnison qui commandaient les chaussées (32). Il est très-probable que les

(30) « Y vea Vuestra Magestad, dit Cortés à l'empereur, que tan ancha puede ser la calzada, que va por lo mas hondo de la laguna, que de la una parte, y de la otra iban estas casas, y quedaba en medio hecha calle, que muy à placer à pie, y caballo ibamos, y veniamos por ella. » *Rel. terc.*, p. 260.

(31) La plus grande des difficultés contre lesquelles les troupes eussent à lutter, d'après Bernal Diaz, était le manque des drogues nécessaires pour panser les blessures. Mais on y suppléa en grande partie, grâce à un soldat catalan, qui, par la vertu de ses prières, et par des charmes secrets, opérait les cures les plus merveilleuses sur les Espagnols et leurs alliés. Les derniers surtout, plus ignorants, accouraient en foule à la tente de cet Esculape militaire, dont le succès était sans doute en raison directe de la foi des patients. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi sup.*

(32) Diaz déplore ce triste régime. (*Ibid.*, *loc. cit.*) Et pourtant la figue

alliés ajoutaient à ce frugal régime quelques banquets de chair humaine, dont le champ de bataille faisait les frais, et que Cortés, malgré son horreur et son dégoût, n'osait interdire encore (33).

La position de la capitale aztèque était des plus critiques. Les malheureux habitants, abandonnés de leurs alliés et de leurs vassaux, se voyaient cernés par des légions qui couvraient tout le terrain que l'œil pouvait embrasser. Les Espagnols pénétraient quand ils le voulaient au cœur de leur ville, violaient leurs temples, pillaient leurs palais, ravageaient, de jour leur belle cité, incendiaient de nuit ses faubourgs, et se retranchant dans de solides constructions sous leurs murs mêmes, semblaient décidés à ne pas reculer d'un pas tant qu'il resterait pierre sur pierre dans Mexico. Cette désolante conviction n'abaissait pas leur courage, malgré la famine et la peste qui commençaient à les menacer. Cortés, qui aurait épargné

indienne est un fruit agréable et nourrissant; et la *tortilla* faite avec de la fleur de maïs, légèrement épicée de citron, sans être précisément un *moreeau friand*, peut passer pour un assez bon ordinaire en campagne. D'après madame de Calderon, la *tortilla* se fait actuellement comme au temps des Aztèques. S'il en est ainsi, les recettes culinaires sont la seule chose qui ne varie pas dans cette patrie des révolutions.

(33) « Quo strages, dit Martyr, erat crudelior, eo magis copiose ac opipare cœnabani Guazuzingui et Tlascaltecant, cœterique provinciales auxiliarii, qui soliti sunt hostes in prælio cadentes intra suos ventres sepelire; nec vetare ausus fuisset Cortesius. » (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 8.) « Y los otros les mostraban los de su ciudad hechos pedazos, diciéndoles, que los habían de cenar aquella noche, y almarzar otro dia, como de hecho lo hacian. (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 256.) On n'en est pas moins étonné d'entendre affirmer par Oviedo que ces monstres carnivores pêchaient dans le lac les cadavres déjà corrompus des noyés pour en faire un festin!... « Ni podian ver los ojos de los cristianos, é catolicos mas espantable é aborrecida cosa, que ver en el real de los amigos confederados el continuo exercicio de comer carne asada, ó cocida de los Indios enemigos, é aun de los que mataban en las canoas, ó se ahogaban, é despues el agua los echaba en la superficie de la laguna, ó en la costa, no los dexaban de pescar, é aposentar en sus vientres. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 24.

volontiers la ville et ses habitants, fut étonné de tant d'opiniâtreté. Plusieurs fois il leur fit savoir par les prisonniers qu'il relâchait qu'il était disposé à leur accorder une capitulation honorable. De jour en jour il s'attendait à voir ses ouvertures de paix accueillies; mais cet espoir fut déçu (34). Il ne connaissait pas encore toute la ténacité de la haine chez les Aztèques. Quelles que fussent les horreurs de leur situation présente et leur effroi de l'avenir, il y avait quelque chose de plus odieux pour eux, c'était l'homme blanc.

(34) « Y sin duda el día pasado, y aqueste yo tenia por cierto, que vinieran de paz, de la qual yo siempre con victoria, y sin ella hacia todas las muestras que podia. Y nunca por esso en ellos hallabamos alguna señal de paz. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 261.

## CHAPITRE VI.

ASSAUT GÉNÉRAL DE LA VILLE. — DÉFAITE DES ESPAGNOLS.  
— LEUR SITUATION DÉSASTREUSE. — SACRIFICE DES PRISONNIERS.  
— DÉFECTION DES ALLIÉS. — CONSTANCE DES TROUPES.

---

1521.

La famine commençait à se faire sentir dans la ville assiégée. Avec un blocus aussi rigoureux il paraissait certain que la population entassée dans la place serait réduite à capituler, sans qu'il fût besoin de lever le bras contre elle. Mais il fallait du temps, et les Espagnols, endurants et constants par nature, n'en commençaient pas moins à se plaindre de souffrances presque égales à celles des assiégés. Sous quelques rapports mêmes, leur position semblait pire, exposés comme ils l'étaient aux pluies glacées qui tombaient presque sans interruption.

Dans cet état de choses, il en était beaucoup parmi eux qui, pour en finir, auraient volontiers tenté d'enlever la ville par un coup de main. D'autres pensaient qu'il valait mieux s'emparer d'abord du grand marché de Tlatelolco, qui, par sa situation au nord-ouest de la ville, permettait de communiquer avec les camps d'Alvarado et de Sandoval. Ce marché, entouré de spacieux portiques, permettrait de loger une nombreuse armée : et une fois établis dans la capitale, les Espagnols seraient bien plus près du succès.

Ces arguments furent soutenus par plusieurs officiers, plus particulièrement par Alderete, le trésorier royal, homme très-consideré, non-seulement pour son rang, mais pour la capacité et le zèle qu'il déployait. Par déférence pour ces cavaliers, Cortés convoqua un conseil de guerre et lui exposa ce dont il